

Naissance d'une prière

une nouvelle de Tristan Duverne

A ma sœur Pierrette, morte au combat.

Pendant qu'il laçait ses brodequins, il en voyait les semelles laisser dans l'eau, sur le carrelage, de grosses traînées de boue ocre, il les entendait couiner et faire des bruits de ventouse à chacun de ses piétinements, et ça, tout ça, sa braguette pas reboutonnée, son bout de ceinture encore ballant, son survêtement toujours pendu au porte-manteau, au-dessus de son sac, ça et la vapeur qui lui ouatait la gorge, les grands rires, les vociférations des gars, le crépitement de l'eau chaude entre leurs pieds comme s'ils l'avaient pissée eux-mêmes sur le ciment... Bref, tout, aussi, de ce qui lui vrillait les tympans, les tempes, le cœur, l'affolait un peu plus. Son crâne résonnait de coups sourds sous lesquels il aurait voulu tomber, s'enfoncer sous terre, disparaître comme un pieu à force d'écrasements... Il brassait de l'air, n'arrivait qu'à transpirer, perdait la tête – tiens, comme la mère ! – oubliait tout, ne retrouvait rien... Son cache-nez... Ses moufles... Son tendeur... Mais ça y était, ça y était !... Il allait en perdre la moitié en route ? Tant pis : il y serait arrivé ! La panique, oui, bien sûr, avec ces grands corps bruns, là-bas, ces grands corps d'hommes poilus, pleins de muscles rebondis et luisants sous la douche, tout près de lui... Mais il passait enfin la porte, son sac sur le dos ! L'odeur de leur sueur, venue des vestiaires qu'il quittait, où traînaient au sol les shorts et les maillots qu'il leur avait vu ôter un à un, jusqu'à se retrouver nus d'un seul coup sous ses yeux, tous les trois à la fois, l'odeur le poursuivrait encore, oui, sûrement encore un peu, elle poivrerait ses narines, lui collerait comme une crampe au bas-ventre... Mais il y était, dehors ! Alors vite, vite ! Partir, maintenant. Oublier, oublier, courir, puis partir... Partir avant les autres !

Chaque vendredi, passées les deux heures de sport, Kinou se dépêchait toujours, bien plus que les autres soirs, de sortir du gymnase, enfourcher sa bicyclette, et s'éloigner dare-dare du collège. Depuis que la nuit tombait vers les six heures, il savait qu'il risquait de retrouver le père à la sortie, faisant le pied de grue derrière le portail, pour le raccompagner jusqu'à la maison.

Mais ce soir-là, pas de chance ! Kinou avait eu beau faire vite, s'éclipser dans les vestiaires avant les autres, se reficeler à la diable, filer comme une flèche jusqu'au garage à vélos ; c'était raté : au moment où il croyait y avoir échappé en n'apercevant rien au-delà des grilles, le petit coup de sonnette enroué avait retenti dans le noir, impitoyable, pour lui signaler sa présence. Le père était bien là. En face. De l'autre côté de la rue, dans l'ombre d'un arbre. Ses pattes courtaudes écartées de part et d'autre de la mobylette. En équilibre instable. Saoul, bien sûr, comme d'habitude.

Quand même, au plus fort de son mécontentement, Kinou réussit à se consoler. Se disant que sa hâte n'avait pas été totalement inutile. Qu'au moins, encore à peine sortis du gymnase, ceux de sa classe ne verraient rien. C'était déjà bien assez, le matin, de les entendre s'esclaffer sur le passage du père, devant le collège, cinq

minutes après lui ! S'il fallait en plus qu'ils le voient eux aussi, tous les soirs, rond comme une queue de pelle !... Histoire de lui faire comprendre qu'à douze ans, même à la nuit tombée, il n'avait plus du tout envie qu'on vienne le prendre à la sortie de l'école, il grimpa tout de suite sur son vélo, et passa devant le père sans lui adresser un mot, pédalant avec énergie, en brave Poulidor.

Bien sûr, la réaction ne tarda pas

— Ben alors ? Tu pourrais dire bonsoir, j'suis ton père (Pause). T'as entendu ?

Non, Kinou n'avait pas entendu. Il n'y tenait pas. Il avait honte. Encore. Cette fois-là, même, plus fort que les autres. Au point de se demander pourquoi. Et le sentiment lui triturait les tripes comme agaçaient à nouveau ses oreilles et malmenaient ses rêvasseries les pétarades de la mobylette, là-bas, repartie pour le poursuivre.

Ce serait comme ça jusqu'au printemps, Kinou le savait. Tous les vendredis à la fin des cours. Le père le rattraperait au rythme lancinant des petites toux de l'engin sans cesse freiné, zigzaguant par à-coups, un pied toujours laissé à la traîne au ras du sol en cas de chute, et sa petite casquette graisseuse, élimée, toujours enfoncée jusqu'aux sourcils sur sa grosse tête à moitié chauve, au-dessus de sa trogne rougeaude et bouffie. Il lui ordonnerait en bégayant d'agripper son bras, puis ils partiraient un peu plus vite au beau milieu de la chaussée, klaxonnés de temps en temps par tout ce qui les doublerait. Père et fils sur la même route, comme deux bœufs forcés de creuser le même sillon sous le même joug.

La journée, décidément, n'aurait pas été de tout repos !

Pauvre Kinou... Quatre heures d'écoute forcée le matin, à ne rien comprendre, à ne pas pouvoir seulement faire l'effort, dans la crainte, déjà, à peine réveillé, d'être interrogé seul sous le regard de tous... Rebelote l'après-midi, puis, pour couronner le tout, les deux heures de gym écoulées dans l'angoisse habituelle, à rougir de ses cuisses de coq, de sa voix trop fluette, de sa maladresse, à redouter de ne pas savoir faire, de ne pas être à la hauteur, encore traité d'abruti, d'empoté... Il lui suffisait, souvent, pour mater un peu sa peur, d'une récréation paisible, passée à bavarder avec les filles qui l'aimaient bien, mais ce jour-là, bernique : la récréation elle aussi s'était mal passée !

Trahison ? Oui, trahison. Avec René c'était maintenant fini. Quelle mouche l'avait piqué ? Kinou se le demandait encore... Lui d'habitude si doux, pourtant, et si drôle ! Ce qu'ils en avaient connus, des jeudis de fou rire, des jeudis de chuchotements, perdus dans l'univers solitaire et douillet de leurs petits jeux secrets, tendancieux, protégés par l'ombre silencieuse de la remise, là-bas, au fond du jardin ! Ils s'étaient peut-être tout confié. Ils avaient fini par éprouver qu'ils étaient l'un pour l'autre comme des frères, unis dans la même conscience de n'être tous les deux, finalement, que deux petites bêtes fragiles. Egarées, dans ce monde. Injustement persécutées aussi. Et pourtant...

— Eh, Baillasse ! Baillasse-la-vue-basse

C'était comme ça qu'avait commencé René, en glapissant Comme un goret dès la bousculade du couloir, à la sortie du cours de maths. Instantanément, Kinou s'était mis à trembler.

Avant même de comprendre, de se revoir agenouillé avec lui dans sa petite chambre, là-haut, sous les combles, slips et pantalons repliés sur leur chevilles, dévotement absorbés dans la contemplation des prodiges de leur bas-ventre, par leurs délicats attouchements de garçonnets bien élevés et craintifs... Il avait tout d'abord pensé : «

Pas lui... Pas lui, pas devant les autres ! », et c'est après, seulement, qu'il avait vu les longs bras frêles de René autour du cou de Bernu et de celui de Caillaumont, les têtes brûlées, les durs, ceux-là même qu'ils avaient tous les deux redoutés tout un trimestre... Alors un peu plus tard il pensa que si ces derniers, plutôt qu'à René, s'étaient souciés de lui accorder à lui leur protection goguenarde et leur complicité sournoise, il aurait peut-être agi de même, et il n'en voulut pas à René, s'efforça de l'envier. Un instant, il crut même qu'il aurait fini par ressentir pour lui un peu de gratitude, si, grand seigneur, le traître avait daigné chercher à obtenir qu'on voulût bien laisser son ancien ami en paix... Mais non. Le scénario ne devait pas être celui-là. Quinze longues minutes durant, il avait dû fuir, fuir le petit René tourné démon, le fuir sur toute la surface de la cour avec des protestations de poulette effrayée, ne trouvant aucun recoin où échapper, à lui, aux railleries dont il excitait à le poursuivre la glorieuse paire de ses nouveaux acolytes... Et pour finir, hilares, cruels, ils avaient trouvé drôle d'armer leurs doigts d'épines, de grosses épines arrachées à un buisson d'acacias, là-bas, au fond, loin des fenêtres, des surveillants, et avant d'aller infliger le même traitement aux filles, ils s'étaient mis à trois à lui en larder les cuisses, profond, plusieurs fois, réjouis de le voir à peine oser appeler au secours autour de lui — par honte, encore — puis ils l'avaient laissé.

Epaissie, maintenant, la nuit donnait à la route, entre les deux parties du bois qu'elle traversait, l'aspect d'un interminable tunnel. Le ciel était ce soir-là trop couvert pour qu'on pût y repérer les constellations qu'on y cherchait encore au début de l'automne jusqu'à se sentir plus léger que l'air. L'éclairage public n'allait sans doute plus tarder, mais, pour l'heure, les lampadaires tendaient inutilement leur tige au-dessus de l'asphalte. Le sillage du père louvoyait de plus en plus, et entraînait Kinou si dangereusement de droite à gauche qu'il lui fallait sans cesse, du bout de son bras ankylosé, risquer une traction capable de le ramener sur le bon côté, avec suffisamment d'habileté pour avoir la chance de ne devoir ni provoquer sa chute, avec peut-être la sienne, ni s'entendre agonir. Il songeait, chaque fois que les dépassait une voiture précédée du double faisceau de l'éclairage de ses phares, qu'ils devaient figurer un pitoyable duo, le père trônant mollement sur la selle de sa mobylette poussive, comme dans un fauteuil, et lui piteusement voûté sur son guidon, la tête dans les épaules, les mollets douloureux. Continuellement, à peine audible, le père grasseyait quelques mots décousus, entre les bruits sourds d'une régurgitation sporadique. Il les égrenait au rythme d'une toux sifflante et rocailleuse, venue elle aussi, par intermittence, des tréfonds de sa carcasse pansue. Mais Kinou négligeait d'essayer de comprendre, sachant que quand il viendrait au père l'idée de l'injurier pour l'avoir une nouvelle fois tiré trop fort vers la droite, ses mots trouveraient le volume et la clarté suffisants pour l'atteindre. Il ne pensait qu'à arriver, qu'à rentrer, qu'au moment où il pourrait oublier, se retrouver seul dans un coin de la maison, désœuvré, absent, bercé par les échos lointains de la télévision, depuis la salle à manger, et ceux de la vaisselle de sa mère, depuis la cuisine... Il y avait bien le froid, aussi, et les pincements qu'il infligeait à ses doigts nus crispés sur les poignées de son guidon, mais il aimait que ce froid fût là pour l'aider à ne se soucier que de lui-même.

Tout le vrai malheur de ce soir-là, en fait, ce fut peut-être que Kinou n'eût pensé que trop tard à la brutale bifurcation de leur rue au bas de la côte... Le tumulte de la chute rappela vite Kinou au sens de la réalité : ce fut un choc retentissant qui dura

affreusement, qui dura ce que dura sur plusieurs mètres la dégringolade du père et de son engin.

Pas un juron. Le moteur de la mobylette s'emballa, d'abord Kinou n'entendit que ça ; et ce n'est qu'après, bien après, que le père essaya de crier. Un bruit de mauvaise machine enrayée, Puis des gémissements, des grognements — une bête empêtrée dans sa fange. Kinou avait stoppé beaucoup plus loin, et, précautionneusement, était déjà descendu de vélo. Chercha-t-il le Père longtemps ? Plus tard, à la maison, quand il y repensa, il se souvint seulement de l'avoir retrouvé les bras en croix dans le fossé, et de s'être étonné qu'allongé il parût si petit, si court, que le sang noir barbouillé sur sa face eût aussi copieusement souillé, çà et là, autour de sa grosse tête, le massif d'herbe où sa chute l'avait fait rouler. Ensuite, heureusement, il n'avait guère eu à se démener, ni à s'occuper de lui ni à demander de l'aide. Une voiture avait surgi, comme née de l'éblouissement féérique où l'isolaient ses phares, et le conducteur avait immédiatement compris, à le voir au bord du chemin, hagard et bras ballants au-dessus de la mobylette renversée, qu'un accident venait de se produire.

Une longue ambulance blanche glissa jusqu'à eux comme finissaient de s'attrouper les curieux du quartier. Il y eut là pendant trois bons quarts d'heure, le cafetier du coin et sa bedaine à bretelles, le garde-champêtre et sa femme, le vieux Louis — la soixantaine alerte, haineuse, toujours aussi droit et aussi sec dans son bleu de tous les jours —, puis la mercière, encore, la mercière et son cadet Nanard — « Ma Touche », comme l'appelaient les filles — et des mioches morveux, avides, qui s'agitaient entre les jambes des grands pour voir, enfin tous les roquets, puants, fouineurs, le regard mauvais, dont l'un, déjà, venait si négligemment renifler du bout de sa truffe la gueule du père, qu'un instant, sans un geste, Kinou se demanda s'il n'allait pas lever la patte dessus... Sous les regards insistants, les commentaires croisés et les sourires en coin, gisait là, pour sortir tout ce petit monde de son train-train, cette grosse forme vautrée dans sa tranchée, geignarde, faiblement parcourue de mystérieux tressaillements, pas même semblable à celle de tous les vieux ivrognes qu'on retrouvait le soir, dans la campagne, aux carrefours les plus sombres, après la fermeture des bistrotts, quelquefois morts de froid, quelquefois noyés dans trente centimètres d'eau croupie à deux pas de leur foyer. Non, pas même. C'était seulement le père, ça ressemblait à une énorme tortue moribonde retournée sur le dos, étouffant, jonglant avec son asphyxie de ses quatre petits membres impuissants, battant l'air fétide de son agonie au milieu des prédateurs... Plus tard, deux ou trois ans plus tard, seulement, lorsque le père serait enfin arrivé au bout, Kinou devrait le revoir du même œil crever de cette façon-là, avec des sanglots de ménagère, avouant, en se vidant inconsciemment dans les chuintements de l'alèze en plastique, sous les miasmes de la pourriture et de la merde, avouant que ça faisait mal, de crever comme ça, mal, mal, et l'appelant « son gars » — « Hein ? Viens là, mon gars... Viens là... », tandis que l'envie prendrait Kinou de fuir, de fuir et de mourir — de crever, lui aussi. Sur-le-champ.

Une chance ? Cette fois-là, pourtant, la haine qu'il éprouvait pour le père du haut de ses douze ans n'eut pas le temps de tourner comme d'ordinaire au stade de répulsion physique où son aspect lui donnait réellement envie de vomir. Deux grands jeunes infirmiers tout blancs, trop beaux, fendirent bientôt la mêlée, se penchèrent sur le père, l'examinèrent, puis, souriants, moqueurs, l'appelant « papy » à chaque fin de phrase, le relevèrent, maintenu entre leurs larges épaules. Et la mère, à ce moment-là,

arriva dans sa blouse de nylon grise, traînant sous ses pieds ses chaussons avachis, échevelée, silencieuse, courant mollement parmi ses trois filles en faisant tressauter ses seins trop lourds... Mais avant qu'elle ait pu se livrer à la sollicitude sournoise des voisins, des badauds, et qu'elle ait pu juger d'un œil de l'état de son « bonhomme », comme elle disait, les portes claquèrent, le gyrophare bleu valsa, là-haut, dans la nuit, au-dessus du carrosse blanc, comme une soucoupe volante miniature, et le père, enfin, fut emporté, emporté vers ce dimanche de lugubre torpeur où tous, bientôt, en famille, il leur faudrait aller des heures stationner à son chevet, et mesurer à nouveau, à voix basse, en soupirant, opinant du chef sans arrêt, la chance qu'ils avaient, ah ça oui !, la chance qu'ils avaient qu'il s'en soit bien tiré, si bien tiré cette fois encore.

La mère fut brièvement rassurée, consolée, plainte. Un homme dit : « Ma pauv' madame Baillasse, ça doit pas être rose tous les jours cette vie-là ! », et un autre, rigolard : « Vous en faites pas, M'ame Baillasse, y a un bon Dieu pour les soûlauds ! ». Quelqu'un, aussi, passa une main dans les cheveux de Kinou en soufflant « Pauv' gamin ! », ou quelque chose dans ce goût-là, qu'il avait de toute façon déjà trop entendu dans la bouche des voisins, et qu'il ne pouvait plus supporter. Les femmes, en dernier, se répandirent un temps en vertueuses réprobations à l'endroit de ces sacrés buveurs qu'il n'y avait pas moyen de raisonner, puis on se sépara, l'incident, finalement, étant de peu d'importance, et la certitude maintenant établie qu'il y avait eu Plus de peur que de mal. La mère, ses filles et Kinou restèrent un moment autour de la mobylette à se demander ce qu'il leur fallait en faire, mais la mère, soudain, à grands cris, se rappela qu'elle avait laissé un faitout sur le feu, et se mit à courir vers la maison, saisie d'une deuxième peur qui fit se tordre de rire les trois sœurs derrière elle.

Kinou dut se débrouiller seul pour ramener en même temps la mobylette et son vélo, mais il y parvint sans trop de mal, et sur le trajet, alors, éprouva quelque chose comme de la fierté, qui lui fit un peu de bien.

Là où dans l'ombre du garage, autour de la Simca en panne, entre les roues des bicyclettes, déambulaient, crottaient et s'emplissaient d'ordures à longueur de journée les deux poules et le lapin, Kinou aimait bien, avant de rejoindre la maisonnée, rester à rêver de longs instants, accroupi dans un coin plus obscur que les autres. A l'époque, il venait avec régularité savourer l'étourdissement que lui procuraient les fortes odeurs d'essence, de graisse et d'excrément qui y régnaient. D'au-dessus des poutres de sapin auxquelles on voyait pendre, tendus de larges toiles d'araignée, des jantes rouillées, des chambres à air, des chaînes de vélo, des pneus de voiture et un inextricable fouillis d'outils et d'antiquailles, lui parvenait le plus souvent la petite chanson triste de la tôle ondulée chahutée par le vent. Et ainsi apaisé, réchauffé par l'une des bêtes que ses genoux et ses bras gardaient contre son ventre abruti de bien-être, il s'immobilisait là lui aussi jusqu'à sombrer dans un état d'hébétude profonde, bientôt indifférent au froid, à l'écrasement des épluchures ou des trognons sous le poids de ses petites fesses tremblantes, tout autant qu'aux appels répétés, là-bas, à l'autre bout du monde, de la mère et des trois sœurs prêtes à passer à table.

L'élue de son cœur, alors, était un énorme lapin roux, peu joueur mais peu sauvage, trop tendre, au contraire, au point d'avoir toujours été, pendant sa courte vie, incapable de la moindre méfiance envers l'homme. Par-dessus tout, Kinou aimait ses gros yeux doux, tout pleins d'une nuit peureuse, son épais museau trois fois fendu, dont l'animal se plaisait tant, en en précipitant toujours le petit frémissement continu,

à fouir les aisselles du garçon, et les longues oreilles duveteuses, candidement rabattues sur le dos. Pour lui plus encore que pour les autres, Kinou souffrit des mois durant mille angoisses de le savoir condamné à finir un jour pendu par les pattes de derrière à une branche du seul arbre du potager, puis, pendant d'interminables minutes, à pisser le sang par l'un de ses deux yeux, énucléé au couteau avant de laisser pour toute trace de son passage sur terre, une fois dépiauté, la dépouille sanguinolente de sa fourrure traînant parmi les mottes grasses, d'un noir de suie, du petit jardin en friche. Mais c'est bien ce soir-là, oui, pas un autre, il en garderait longtemps un souvenir d'une parfaite précision, c'est ce soir-là qu'il décida d'assister à son exécution sous le canif du père. Il y fut, oui, et à l'occasion l'on se réjouit de son courage, on le félicita : il devenait un homme... Le père rata bien sûr son coup : le lapin, entre ses mains, mourut lentement. Et Kinou apprit — la leçon n'en serait jamais oubliée, il retrouverait souvent, dans un recoin de sa mémoire, l'animal écorché se balançant au bout de sa corde — il apprit qu'une petite bête comme celle-là, normalement muette, obéissante, vibrant toujours d'aise et de tendresse sur les genoux des enfants, peut hurler, hurler aigu, hurler pendant d'interminables secondes, comme un homme, à l'approche du massacre.

L'accident du père avait provisoirement bouleversé l'ordre des choses. De retour à ses fourneaux, la mère, soudain, avait, comme elle disait, « folloyé » : il était près de neuf heures du soir que la lessiveuse, dans le cellier, fumait encore, pleine d'eau brune et de linge. Et là-bas, dans un angle de la cuisine embuée, sous un nuage aux effluves nauséux, le faitout recrachait par grosses coulées baveuses, l'écume d'une cuisson trop prolongée. La soupe était fichue. La mère courait dans tous les sens, pleurant, maintenant, pleurant davantage de ce désordre-là, même, que de savoir le père à l'hôpital. Enfin, dans le fond de la maison, au bout du couloir, retentissait le rire des sœurs, égrené au rythme des quarante-cinq tours qu'elles écoutaient sur l'électrophone, rendues folles, elles aussi, par l'hystérie de leurs idoles. Là dans leur chambre, au milieu du fouillis des jupes, des robes, des bas, des porte-jarretelles et des soutiens-gorges épars sur le sol, sur les lits, avec les disques et le contenu des trousseaux à maquillage, les sœurs, Kinou le savait, parlaient entre elles, à mots couverts, de flirts, de mariage et du jour où un homme les emmènerait... Comme lui, ce soir-là, aucune n'avait encore pensé à s'attabler. La soupe pouvait attacher, brûler. Il Y avait vacance.

Il gagna la chambre des parents où il avait encore son lit, et tomba à genoux sitôt la porte refermée derrière lui avec soin — à clé pour la toute première fois. L'obscurité ne lui déroba Pas, droit devant, la sombre grille de fonte du radiateur neuf qu'on n'avait pas eu le temps de repeindre, et c'est là qu'il s'agenouilla, arrêté comme par les barreaux d'une cellule... Il aurait tant voulu, lui aussi, comme la mère, que tout se passât ce soir-là comme les autres : le défilé de la soupière, des casseroles, des tartines de pain, la musique des couteaux, des fourchettes, les bruits de leurs bouches, de leur mastication, de leur déglutition, puis les images, en face, bleuâtres et furtives sur le petit écran, pour leur dépayser le regard, leur blinder les oreilles, faire qu'ici, chez eux, à table, ce fût quand même le silence, que rien, encore, ne leur arrivât, qui pût soudain, irrémédiablement, changer ce dans quoi ils étaient installés, malgré tout tranquilles... Mais cet autre moment de la journée lui revenait, maintenant, après comme une éclipse — « Vite, vite ! Partir, maintenant. Oublier, oublier... » — subitement resurgi de l'inconnu en cet instant précis, allez savoir pourquoi, comme

resurgissait contre l'interdiction qu'il s'en était faite, le geste qu'il ne retenait pas, non plus, simultanément, d'aller chercher au fond de son pantalon la petite mécanique du bas de son ventre pour lui redemander le plaisir. Il aurait préféré avoir vraiment oublié, pourtant... Tout. Définitivement. Aussi, retrouvant l'érection que lui avait procurée la scène, Kinou se laissa pleurer. Pleurer, pensa-t-il, pleurer comme il allait de nouveau, très vite, verser un peu de ce liquide blanc et visqueux qui lui poissait maintenant les doigts, à chaque fois, quand c'était terminé.

Sous la douche, il s'en ressouvenait comme s'il avait encore le spectacle sous les yeux, les trois footballeurs n'en finissaient pas de savonner les reliefs de leurs grands corps sportifs. Les bras continuaient de se lever, les mains de porter la mousse dans le creux des aisselles, de redescendre sur les bosselures des ventres. Le trio chantait, gueulait à s'époumoner. Un instant, secouant à toute volée leurs cheveux trempés comme s'ébrouent les chiens, ils chahutèrent jusqu'à se battre, faisant miroiter les rondeurs de leurs épaules et les aspérités de leurs dos sous les trombes, tressaillir les muscles de leurs cuisses et de leurs mollets au-dessus de leurs pieds dansants. L'émotion avait garrotté Kinou dès le début, et ses doigts tremblaient trop, à la fin, pour qu'il pût nouer en vitesse les lacets de ses brodequins, pour qu'il lui fût seulement possible de penser avec cohérence à tout ce qui restait à faire pour pouvoir quitter le gymnase sans rien y laisser. S'il lui avait fallu parler, il aurait bégayé. S'il lui avait fallu courir, d'abord il aurait chancelé. Trois grands élèves de Terminale, heureusement, il savait ça aussi, n'ont jamais prêté grande attention aux faits et gestes d'un petit de Cinquième, se trouvât-il, comme c'était le cas, seul dans le vestiaire, dans un coin, en train de s'y rhabiller timidement, au moment où dans les douches attenantes, après leur entraînement, l'envie les prenait d'un bon bain ! L'un d'eux proférant bientôt d'une voix rauque un chapelet de jurons, s'était attaqué au moins grand, un noiraud vif comme l'éclair, taillé en gladiateur. Faisant mine de vouloir lui briser la nuque, il lui avait pressé sur la gorge un avant-bras nerveux, épais. L'autre, alors, avait eu des gesticulations formidables, des déhanchements, des coups de reins, qui avaient fait jouer tout le réseau de muscles de son corps brun. Ses pectoraux s'étaient épanouis comme des ailes, ses cuisses avaient soudain gonflé, et, se retournant brusquement avec un grand rire, il s'était dégagé de la prise qui l'entravait pour soulever de terre son agresseur dans l'étreinte de ses deux bras refermés. Torse contre torse, les deux garçons s'étaient ainsi esclaffés longtemps, réjouis de l'équivoque de la posture ; ils avaient tourné sur place plusieurs fois comme les catcheurs de la télévision, la cambrure de leurs reins arrondissant drôlement les globes de leurs fesses blanches. Quant au troisième, à l'écart, sa face de Viking toute allongée sous la pression du jet qui plaquait sa chevelure sur son front, pensivement il s'appliquait au savonnage de son gros sexe distendu. Kinou, alors, comme les deux autres entonnaient une paillardie, était tombé dans le vertige d'un émoi total, profond, dévastateur, qui avait traversé son corps d'enfant d'ondes violentes, capables de le faire trembler comme une feuille morte au vent, et où entrait autant de peur que d'émerveillement. Ensuite, les jeux des deux premiers avaient dégénéré. Ils s'en étaient pris au troisième, avaient raillé l'intérêt qu'ils l'avaient vu porter à son entrejambe, et de tentative d'attouchement en tentative d'attouchement, les rires et les interjections fusant chaque fois un peu plus fort, répercutés dans la touffeur de l'atmosphère par le carrelage des murs et du sol, ils en étaient venus à une sorte de pugilat pour rire, une confuse mêlée de têtes grimaçantes et de corps contorsionnés, où sous le jaillissement de l'eau fumante les mains avaient soudain

joué à empoigner les membres ballants, à claquer les fesses... Par chance, à ce moment-là, il ne restait plus à Kinou qu'à retrouver son cartable et son petit sac de sport : cela fait, après un dernier regard jeté du côté des douches, dans les épaisses volutes de vapeur où évoluaient encore, comme les demi-dieux de la mythologie grecque, les silhouettes bien découplées des trois potaches, il avait pu s'enfuir. S'enfuir, tout oublier. Comme évanoui.

Ce fut ce soir-là, pour la première de toutes les émotions qu'il dédierait à l'avenir aux hommes qui le laisseraient les toucher, ce fut ce soir-là, immédiatement après le besoin d'essayer la mort, celui d'une autre expérience. Kinou se remémora tout à coup une représentation du Christ qu'il avait découverte un jour au détour d'une page de livre d'art, sur une table de la bibliothèque scolaire — une représentation de Dali, il se rappelait le nom — et il l'eut soudain là devant lui, sous ses yeux : pas exactement sous ses yeux, non, mais plutôt penché comme une figure de proue au-dessus de son corps agenouillé.

Kinou n'avait pas été baptisé. Kinou n'était seulement jamais allé au catéchisme. Et pas plus que n'importe quel autre livre, jamais, chez lui, n'étaient entrés de Bible ou de missel. Le dimanche, dans les familles comme la sienne, autour du pot-au-feu, on n'a foi, à vrai dire, qu'en la débîne. Mais rien, alors, ne fascina son imagination comme le corps de celui qu'on appelait le fils de Dieu. Le ventre et les hanches, surtout, et les replis du linge immaculé ceint tout autour. Rétrospectivement, il avait deviné là tout seul, dans le noir de sa prison, la protubérance qu'on ne voyait pas sur la toile de Dali, et il rêva soudain du sexe du Christ, pointé d'en-haut dans sa direction, comme pour le désigner.

Alors il pria. Comme il put : sans savoir, sans idées, rien que pour prier. Parce qu'il avait inconsciemment compris, même s'il se rendait bien compte, en même temps, qu'il était trop jeune, trop peu accoutumé à ces choses-là pour commencer à les comprendre et à les faire, parce qu'il avait compris que quand on a peur et qu'on se sent atrocement seul dans sa peur, au contact de ce qu'on aime le plus, jusqu'à l'aimer plus que soi-même, il doit toujours rester cette solution de bête aux abois : prier. Prier, par exemple, en commençant comme certains le faisaient encore, Kinou les avait vus à la télévision, par « Notre Père... Notre Père qui êtes aux cieux... » Bien sûr, Kinou ne joua que ce soir-là, longtemps, ainsi, à genoux, comme on lui en laissait le temps, à marmonner ça : « Notre Père... Notre Père... », puis à confondre exprès, ensuite, le mot « père » avec le mot « peur » : « Notre peur... Notre peur qui êtes aux cieux... » Il ne recommença jamais.

Après, de toute façon, les choses furent simples. Comme la mère l'avait prédit pendant des années, sempiternellement, le père, un beau matin, finit en crachant son foie par petits morceaux, et sa peur, à lui, Kinou, devenue familière, ne le quitta plus, qui lui fit bientôt vénérer une multitude d'hommes, d'hommes de passage, d'hommes furtifs... Ils ne restaient jamais. Jamais. Le trouvant trop jeune. « Presque un enfant !, soufflaient-ils parfois, presque un enfant ! », et toujours, alors, en disant ça, l'air absent, ils faisaient tourner autour de leur annulaire gauche leur épaisse alliance d'or. Il faut dire, aussi, qu'enfant, Kinou le resta même adulte, c'est vrai. La peur, c'est sa façon à elle de conserver.

Tristan DUVERNE

in Nouvelles Nouvelles n°20 (Découvertes 90), automne 1990, pp. 20 à 33